

Edgar Morin

Les sept réformes nécessaires au XXIème siècle

Paris 12, mars 2009

*Transcription de vidéoconférence
éditée par Luciano Carrino*

Je partirai d'une remarque du philosophe espagnol «Ortega y Gasset» qui disait : « *No sabemos lo que pasa y esto es lo que pasa* ». C'est à dire qu'on ne sait pas ce qui se passe et c'est justement ça ce qui se passe. Pourquoi cette ignorance ? D'abord parce que la conscience est toujours en retard sur l'événement, pour comprendre ce qui s'est passé. Ensuite parce que nous sommes dans une époque d'évolution extrêmement rapide et, effectivement, le retard est encore plus grand. Et puis, aussi, la complexité des événements est extraordinaire. Tout est mêlé : les phénomènes économiques, sociaux, politiques, religieux. Et c'est cette complexité qui est difficile à comprendre. Alors nous voici devant une situation d'infirmité de la connaissance, d'autant plus que la connaissance dont nous disposons et que nous utilisons c'est une connaissance qui s'est formée à l'intérieur de disciplines séparées, compartimentées et qui ne communiquent pas entre elles. Il y a des experts économistes, démographes et de toutes les sciences. Mais celles-ci ne communiquent pas. Or la réalité ne ressemble pas à l'université. Les choses, qui sont séparées à l'université, sont mélangées dans la réalité. Et voici la cause ultime de notre ignorance : notre mode de connaissance nous rend aveugles devant les problèmes globaux et fondamentaux.

Ces problèmes sont devenus très importants parce qu'ils sont devenus vitaux et, du même coup, mortels. Alors essayons de commencer par un diagnostic sur ce qui se passe. Ce qui se passe, tout le monde le sait, c'est la mondialisation ou la globalisation, c'est à dire le fait que désormais tout est devenu solidaire et lié sur notre globe dans un processus qui s'accroît.

Cette mondialisation contient, on peut dire, le meilleur et le pire.

Le meilleur c'est que l'interdépendance, aujourd'hui, entre toutes les parties de l'humanité nous fait considérer que ces parties sont liées entre elles, alors que pendant très longtemps on a considéré les sociétés et les humains comme séparés et sans communication. Nos destins sont liés. Nous vivons une communauté de destin, d'autant plus qu'il y a des menaces qui nous touchent tous. La menace de diffusion des armes nucléaires, de la dégradation de la biosphère, d'une crise économique qui s'aggrave, de déferlement ethnique, religieux, idéologique, de la faim qui n'a pas disparu. Nous avons, donc, un destin commun qui devrait nous unir, nous rendre solidaires et faire de nous des citoyens de la planète terre.

La mondialisation, en plus, a créé le soubassement d'une société à l'échelle du monde. Pourquoi ? Parce que pour qu'il y ait une société il faut qu'il y ait un territoire avec des communications. Or

désormais la planète est un territoire relié par des communications multiples et immédiates, comme jamais il n'y en a existé, dans le passé, au sein d'une nation. Pour qu'il y ait une société il faut qu'il y ait une économie. Or l'économie mondialisée est là, mais malheureusement elle n'est pas régulée, pour qu'il y ait une société. Pour qu'il y ait une société il faut qu'il y ait une autorité légitime. Mais malheureusement il n'y a pas d'autorité mondiale légitime et on ne peut pas considérer que les Nations Unies soient cette autorité. Pour qu'il y ait une société il faut une conscience commune, justement la conscience du destin commun qui fait que l'on a un sentiment de patriotisme. Or aujourd'hui il ne s'agit pas de supprimer le patriotisme d'une nation ; il faut plutôt comprendre que nous avons une terre qui est devenue notre patrie. Mais cette conscience n'existe que chez quelques petits groupes dispersés. Donc nous avons les bases d'une société d'un type nouveau, mais nous avons aussi des processus techniques et économiques qui empêchent que cette société se forme.

Alors, je résume, le meilleur c'est que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, il y a la possibilité d'une unité pacifique, unité de la diversité et dans la diversité. Il y a la possibilité de réaliser véritablement une étape nouvelle dans le devenir de l'humanité.

Ça c'est le meilleur. Mais malheureusement le meilleur est inséparable du pire. Le pire c'est que le processus scientifique, technique et économique qui anime la mondialisation est ambivalent. La science apporte bien sûr des connaissances, des techniques et des bienfaits. Mais leurs effets négatifs s'accroissent de plus en plus. La même science qui apporte des bienfaits produit des armes de destruction et de mort massives. L'économie conduit aussi à des dégradations, pas seulement dans la biosphère, mais dans les réalités humaines.

Le pire est lié au meilleur. Il comporte tout d'abord la dégradation continue de ce milieu vivant, la biosphère, qui nous est indispensable. Et on assiste à la dégradation de la biodiversité, au réchauffement climatique, aux pollutions multiples et innombrables, et à bien d'autres phénomènes connus. Le pire c'est que cette économie mondialisée n'a pas de véritable système de régulation et de contrôle, et qu'une crise peut conduire à des catastrophes. Le pire c'est que nous sommes dans une crise, pas seulement de la biosphère et de la relation humaine avec la nature, mais aussi du développement, des sociétés traditionnelles et de la modernité.

La crise des sociétés traditionnelles est liée au fait que le processus de mondialisation, qui est un processus d'occidentalisation, détruit non seulement les préjugés et les phénomènes de fermeture, mais détruit aussi des solidarités, des connaissances, des savoir-faire et des art de vivre. Ces sociétés sont livrées à un chaos. Mais la solution, qui serait la modernisation occidentale, est elle-même en crise aujourd'hui. Parce que dans les sociétés, qu'on appelle développées ou évoluées, le bien être matériel, là où il s'est installé, ne produit pas de satisfaction morale et psychologique. Il y a plutôt un mal être psychique dans le bien être matériel. Ces sociétés dites développées créent de nouveaux problèmes. Et notre civilisation ne crée pas seulement du mal être. Les excès de l'individualisme détruisent les anciennes solidarités et poussent à une course effrénée. Mais vers où ?

C'est ici qu'il faut se poser le problème de la notion de développement. Que veut-il dire qu'il y a un certain nombre de nations développées et que le reste du monde est sous développé et devrait se développer ? Là aussi il faut penser que dans la notion de développement il y a le meilleur et le pire. Il est vrai que, par exemple, le développement en Chine, dans les pays de l'Amérique latine et en Inde a suscité l'émergence d'une classe moyenne qui accède au standard de la vie quotidienne de l'Occident. Et on voit très bien, dans ces pays, que la jeunesse est très heureuse de se libérer des contraintes de la famille traditionnelle et d'acquiescer une liberté dans les

relations, y compris dans les relations sexuelles. Et il y a même une magie dans la découverte du Mac Donald ou du coca cola. Choses qui pour nous sont d'une banalité écœurante, mais qui là semblent paré de tout le prestige du monde occidental. Il y a effectivement quelque chose d'important dans cette accession à la prospérité occidentale. Mais cette accession véhicule aussi toutes les intoxications qui sont à l'intérieur de la civilisation occidentale. L'obsession de consommer et le rôle de plus en plus important de l'argent, qui supprime la part de relations humaines fondée sur la gratuité, l'amitié, le service rendu. L'obsession des automobiles avec sa pollution et ses embouteillages. Si la Chine et l'Inde avaient autant de voitures que l'Occident par nombre d'habitants, il faudrait cinq planètes comme la terre pour pouvoir satisfaire les besoins énergétiques et pour pouvoir épurer les pollutions produites. Cette course au développement c'est aussi une course à l'abîme.

J'ajoute que ce développement n'apporte pas seulement certaines prospérités à ceux qui accèdent au statut des classes moyennes occidentales. Il apporte aussi la misère à d'énormes masses de personnes. Il suffit de regarder les cartes et voir les zones d'énormes bidonvilles qui ceinturent les grandes cités d'Amérique Latine, d'Asie et d'Afrique. C'est quoi cette misère ? Sur ce thème, Majid Ranhema, un penseur iranien, a écrit un livre très important qui s'appelle « *Quand la misère chasse la pauvreté* ». On peut être pauvre, comme dans les anciennes civilisations africaines par exemple, où le paysan, avec sa famille et sa petite terre avait sa polyculture, ses poules, ses chèvres et un minimum d'autonomie. Mais quand ce paysan est chassé de sa terre par la monoculture industrielle, il finit dans les faubourgs des villes, dans les bidonvilles, et là il est prolétarisé, il n'a plus rien et il est dans la dépendance totale. C'est ça la misère. Or, aujourd'hui, le développement crée d'énormes misères en même temps qu'il crée un certain nombre de prospérités. Et nous voyons que dans les pays d'Europe Occidentale, comme la France par exemple, où il y avait de la pauvreté mais où la misère semblait exclue, sauf dans quelques catégories très marginales, on voit aujourd'hui se répandre la misère au détriment de la pauvreté.

Donc, il faut remettre en question le dogme du développement. L'idée de développement durable, « *sustainable development* », est une idée qui ne réussit pas à enlever toute la nocivité et toutes les carences de la notion de développement. Il faudrait plutôt parler de *développement humain*. Parce que le développement, tel qu'il a été conçu jusqu'à présent, nous fait croire que la technique et l'économie sont la locomotive qui va entraîner tout le train d'une vie meilleure, de la démocratie, du bien être, de la satisfaction, de la diminution des conflits sociaux. Or, en fait, il n'en est rien. On a bien vu le développement économique s'épanouir avec des dictatures, comme sous la dictature de Pinochet. On voit bien qu'il n'apporte pas la démocratie et le bien être. Bien sûr, il apporte certains bénéfices et des choses importantes, mais il faut changer le mot développement ou, mieux, changer le sens de ce mot. Il faut parler de *développement humain*.

Quand nous en parlons à propos du monde vivant, nous disons, par exemple, que c'est le bourgeon qui va donner une fleur, c'est-à-dire quelque chose qui n'existe pas dans le bourgeon, mais qui est virtuelle. Ou nous disons que l'embryon qui va sortir du ventre de sa mère va se développer en quantité de cellules, mais aussi en organisation et va avoir des qualités nouvelles. Dans ces cas, le développement a une signification pas seulement quantitative, mais qualitative. Or, au contraire, le développement des sociétés a été conçu jusqu'à présent uniquement en terme quantitatif. Et cette notion a été appliquée de façon unique à des cultures et des civilisations très différentes les unes des unes, selon le modèle standard occidental, sans tenir compte du fait qu'il fallait opérer la symbiose entre les cultures. Entre ce que les cultures ont acquis en termes de richesses, de valeurs dans les arts de vivre et de connaissances, y compris médicales, et ce que notre culture occidentale peut apporter en termes de liberté, de démocratie, de santé.

Donc, au lieu de penser toujours à des symbioses, à ce que moi j'appellerai une politique de l'humanité, qui est la symbiose entre les qualités qui existent dans les différentes cultures, on applique de façon grossière et simpliste une seule formule qui ignore les qualités des cultures. Je repense encore à Majid Rahnema qui écrivait qu'il faut lutter contre l'analphabétisme, mais pas contre les analphabètes. Parce les analphabètes ne sont pas seulement des gens qui ne savent pas lire. Ce sont des gens qui ont une culture orale traditionnelle millénaire. Ils ont leur savoir, leur savoir-vivre, leur sagesse, leurs illusions et, certainement, leurs superstitions. Mais nous aussi, nous avons nos illusions et nos superstitions. Par exemple, on a vécu pendant longtemps l'illusion du progrès comme une loi de l'histoire qui devait se réaliser automatiquement. Mais cette illusion s'est effondrée. La mondialisation est un progrès, mais elle provoque en même temps sa propre crise, c'est-à-dire la crise de la planète. La crise de l'humanité qui n'arrive pas à être humanité.

L'illusion du progrès et la mondialisation n'ont pas seulement provoqué cette crise, mais ont provoqué aussi le fait que le vaisseau spatial terre, propulsé par l'économie, la science, la technique et le profit, n'a pas de pilote et fonce vers l'abîme.

Alors, il faut essayer de réfléchir à une perspective. Je dis que nous allons vers l'abîme. C'est une probabilité, ce n'est pas une certitude. Cela veut dire qu'avec les meilleures informations dont on peut disposer actuellement, en voyant les processus actuels, la probabilité c'est la catastrophe. Mais souvent dans l'histoire l'improbable est arrivé. Du nouveau surgit de l'imprévu et parfois du créatif. Prenez par l'exemple une improbabilité très récente : Obama, cet outsider, cet homme qui n'est pas d'essence américaine, qui est noir et métis à la fois, a été le candidat du parti démocratique et est devenu président des Etats-Unis. Nul n'aurait pu prévoir une telle accession six mois auparavant.

L'imprévu arrive souvent et les prises de conscience en période de crise peuvent s'accélérer. Une crise, c'est un moment où les incertitudes progressent, où les systèmes plus ou moins régulés se dérèglent, où des facteurs réprimés se déchaînent, où l'imagination et la recherche réussissent à trouver des solutions nouvelles. Parfois, au contraire, c'est le moment où on fait recours à des solutions magiques, providentielles. Nous l'avons vu après la grande crise économique de 1929 qui a déferlé sur le monde. Il y a eu deux réponses à la crise. La première a été le New Deal de Roosevelt, qui est une réponse dans un cadre démocratique. La deuxième a été la réponse du totalitarisme nazi qui est arrivé légalement au pouvoir en Allemagne. Et il ne faut pas oublier que ces réponses à la crise elles-mêmes n'ont fait qu'aggraver la crise sur un autre terrain. Puisque l'accession de Hitler au pouvoir a déclenché le réarmement de l'Allemagne et sa volonté de reconquérir les territoires perdus, ouvrant la voie à la seconde guerre mondiale. La solution à la crise a produit 20 millions de mort pour arriver à l'après-guerre, où un nouveau type de crise va surgir.

Il faut penser que la crise peut avoir des conséquences extrêmement graves, mais peut aussi ouvrir un espace pour aller au-delà de la crise. Et, dans le fond, tout le travail que nous allons proposer, ma collaboratrice et moi-même, concerne les voies qui permettent de se rejoindre en une voie pour nous aider à nous en sortir.¹

¹ Edgar Morin fait allusion au travail pour produire un ouvrage dont le titre provisoire est « La voie. Les sept réformes nécessaires au XXIème siècle ». Il fait ce travail avec l'appui de l'Initiative « Savoirs, Innovations et Politiques de Développement Humain » du Comité Scientifique ART pour la coopération au développement humain dans lequel collaborent les experts de différentes Agences des Nations Unies : PNUD, UNESCO, UNIFEM, UNEP, UNOPS, UNV, OIT, OMS.

Quand un système n'est pas capable de traiter ses problèmes vitaux, qui sont en même temps mortels, ou bien ce système se désintègre, ou bien il régresse, ou bien il arrive à sécréter, à créer de lui-même un système plus riche, capable de traiter les problèmes, c'est-à-dire un métasystème. Nous savons que ça peut régresser. Qu'il peut y avoir un retour de la mondialisation à différents protectionnismes. Tout ça peut amener à une grande désintégration. Alors, peut être, il faudrait aller vers un métasystème. Mais comment ?

Méta, c'est un mot intéressant. Il fait penser à métamorphose. Et le mot métamorphose est un mot très riche. Il est même plus riche que le mot révolution, parce qu'il veut dire qu'on se transforme, tout en restant le même. On devient un autre. Par exemple, la chenille est un animal rampant qui s'enferme dans une chrysalide. Là elle va commencer à se détruire, en tant que chenille. Elle détruit son système digestif, mais pas son système nerveux, et se reconstruit de façon tout à fait différente en un insecte ailé. Au terme de ce processus, la chrysalide se déchire et apparaît la libellule, le papillon. C'est la métamorphose, qui est un phénomène assez fréquent dans le monde animal. Nous même, quand nous sommes dans le ventre de notre mère, nous sommes des animaux aquatiques qui ne respirent pas de l'air. Mais quand nous en sortons, nous sommes métamorphosés en animaux terrestres.

Dans l'histoire humaine, il y a eu des métamorphoses, comme le moment où des petites sociétés de chasseurs ramasseurs qui peuplaient la terre, en quelque point du globe se sont réunies, organisées et hiérarchisées pour créer les sociétés de l'histoire, les grandes sociétés avec des villes, des campagnes, l'agriculture, l'armée, la religion, les arts etc..

La métamorphose est une possibilité. Le grand problème est sortir de cette histoire de dix mille années de guerres ininterrompues, guerres devenues aujourd'hui folles parce qu'elles risquent de détruire toute l'humanité. La métamorphose pourrait conduire à un nouveau stade. A cette société monde, dont je parlais. Mais comment y arriver ?

Nous proposons justement d'explorer les voies pour y arriver.

Il faut penser à sept types de grandes réformes inséparables. Il s'agit des réformes économiques, sociales, politiques, de la connaissance, de l'éducation, de vie et éthiques.

Une réforme seule est insuffisante. Par exemple, en Union soviétique ils avaient supprimé physiquement toute la classe capitaliste et toute la bourgeoisie, pour créer une société sans classes. Mais ils n'ont pas réussi. De plus, ils ont créé une société avec une nouvelle exploitation et à la fin l'effort a complètement échoué. En 1989 le capitalisme, qu'on croyait avoir chassé, et la religion, qu'on croyait avoir liquidé, sont revenus plus forts que jamais.

Il faut des réformes économiques, mais elles ne suffisent pas. Il faut des réformes sociales, mais elles ne suffisent pas. Il faut des réformes éthiques et morales mais, seules, elles ne suffisent pas. C'est ensemble qu'on doit s'acheminer vers ces réformes. Ce n'est pas ici le lieu pour vous donner la liste des réformes dans chaque champ. Mais on peut comprendre déjà à quel point la réforme de la connaissance est indispensable, puisque notre connaissance actuelle nous limite et nous rend aveugles. Alors c'est très important de commencer par la réforme de l'éducation, mais je développerai ces idées à une autre occasion. Ici je veux d'abord attirer votre attention sur l'importance de considérer les réformes ensemble.

La deuxième chose sur laquelle je veux attirer votre attention est que partout, en Europe, en France, en Afrique, en Amérique Latine, à la base des sociétés il y a des initiatives innovantes de toutes sortes. Des initiatives dans lesquelles des solidarités se créent, des associations se forment, des petites entreprises existent pour lutter contre des pollutions, pour redonner vie à un village, pour créer des activités économiques de solidarité, pour retrouver un lien, pour lutter contre la dégradation de l'environnement et ainsi de suite.

Un des objets de notre travail, ce sera non pas de faire l'encyclopédie de tous ces mouvements qui existent, mais de recenser les types principaux de ces reformes en l'état naissant, isolées, séparées, compartimentées, et de les relier. Parce que nulle part aucun organe administratif, aucun parti politique s'occupe de considérer ensemble ce mouvement. Alors notre travail, s'il faut synthétiser, c'est que d'un coté on formule des voies, mais on montre aussi de l'autre coté que chacune de ces voies a déjà des commencements séparés, isolés. Et que la métamorphose est déjà potentielle.

Par exemple, dans une société occidentale, les individus subissent très fortement les contraintes du travail dans les villes. C'est des contraintes chronométriques, de la spécialisation, de comportement, de toutes sortes. Ceux qui ont la possibilité, partent en week end, en vacances. Et pendant les week end et les vacances, il se passe un changement de vie, dans le sens contraire par rapport à la vie qu'on mène en ville. On ne fait plus attention à l'heure. On va manger des nourritures sur feu de bois. On ne doit pas mettre de cravates. On ne doit pas s'habiller. On va pouvoir être avec des amis, fraterniser. On peut vivre sa vie amoureuse. Autrement dit, la façon de supporter les contraintes de la vie trouve une sorte d'antidote temporaire pendant les loisirs et les vacances pour ceux qui ont la possibilité de les faire.

Cela signifie que nous vivons dans un monde où tout est traduit en quantité : le revenu personnel, le revenu global, la croissance. Tout est quantifié et avec le quantitatif on oublie que les choses les plus importantes de la vie ne peuvent pas être quantifiées. L'amour, le bonheur, la paix de l'âme : ces choses là ne peuvent absolument pas être calculées. On peut améliorer les indices quantitatifs, mais il n'y a pas de vrai indice du bonheur ou de la satisfaction. Vous pouvez construire, comme l'a fait Markussen, un indice qui tient compte du degré de scolarité, d'hygiène et de certaines conditions extérieures. Mais les qualités ne peuvent pas être mesurées. Prenons le problème de l'argent : Chacun, au fond de lui-même, sait que la joie et le bonheur sont plus important que l'argent. Mais si on en manque, on n'a pas de compensation au manque de bonheur ou d'amour. L'argent c'est la compensation à ce manque. On va vers l'argent pour oublier, pour se consoler. On va faire des achats, accumuler, faire un voyage.

Je pense que l'important c'est d'avoir une vie que je qualifierais comme *poétique*. La vie, en effet, se divise en deux parties. La partie prosaïque est constituée par les choses qu'on fait par obligation, qui ne nous intéressent pas, qui ne nous plaisent pas, mais que nous faisons pour gagner notre vie, pour notre survie. Mais vivre c'est bien plus que survivre. Et, soit dit en passant, malheureusement jusqu'à présent la politique s'occupe du survivre et jamais du vivre. Vivre c'est s'épanouir, c'est vivre en communauté, c'est vivre en conformité avec soi même et avec les autres. C'est ça la poésie : vivre poétiquement, selon ses aspirations. Or on ne peut pas vivre totalement poétiquement. Mais il ne faut pas non plus que nous nous laissions esclavagiser par la partie prosaïque de la vie. Si on montre que l'issue n'est pas dans le toujours plus de développement, d'argent, de quantité de biens etc. c'est pour indiquer que l'important c'est le développement de sa propre personne e de sa propre vie, tout en sachant que beaucoup de choses quantifiables nous sont devenues utiles. Alors je crois qu'il sera facile de comprendre qu'il faut essayer d'aller vers cette voie nouvelle.

Dans l'histoire, les grandes aventures ont toujours eu des débuts extrêmement modestes. L'aventure du christianisme a eu un début très modeste avec quelques apôtres. Et il a fallu deux siècles au sein de l'empire romain pour que le christianisme devienne une force. Les débuts de l'Islam ont été très modestes. Mohamed a été chassé de la Mecque, il a dû se réfugier à Médine et, puis, c'est devenu une force historique formidable. Les débuts du capitalisme ont été très modestes, dans une société féodale, où il était un parasite et, puis, il s'est déchaîné, il a détruit la société féodale et s'est nourri de ses reliques culturelles. Les débuts du socialisme ont été très modestes, c'était quelques penseurs au XIX^{ème} siècle, isolés, considérés comme des fous. Et pourtant le socialisme est devenu une force sociale.

Je pense que nous sommes dans un moment de début. Nous voyons des signes multiples, pas seulement dans toutes ces initiatives innovantes, mais aussi dans ce qu'on appelle « l'altermondialisme », où en dépit du parasitisme de certaines idéologies, il y a la prise de conscience que nous sommes tous citoyens de la terre patrie. Nous sommes en une période de début et le but de notre travail est de montrer qu'une voie est possible.

Une chose qui paralyse c'est que, dans la situation actuelle, les anciennes générations, qui ont cru au socialisme, au communisme, au capitalisme, à l'économie de marché, à la solution des problèmes, sont déçues, désenchantées et n'ont plus d'espoir. Les nouvelles générations arrivent dans un monde sans futur où nul ne peut dire ce que sera demain. Elles ressentent des menaces, globales et personnelles. Notamment se sentent menacées par la précarité de la société. Là aussi il n'y a pas d'espoir. Montrer qu'une voie est possible (et le possible ne veut pas dire certain), que l'espérance est possible (et l'espérance ne veut pas dire certitude), qu'un chemin est ouvert à l'espérance, c'est une chose qui peut contribuer puissamment à progresser dans la voie, à amplifier cette voie et à aller vers cette métamorphose. Une métamorphose que nul ne peut encore imaginer, parce qu'avant une création on peut jamais savoir ce qui arrivera après.

Voilà donc pourquoi nous nous proposons de travailler sur les sept réformes nécessaires au XXI^{ème} siècle.